

LES COUPS DE CŒUR DE MACHA



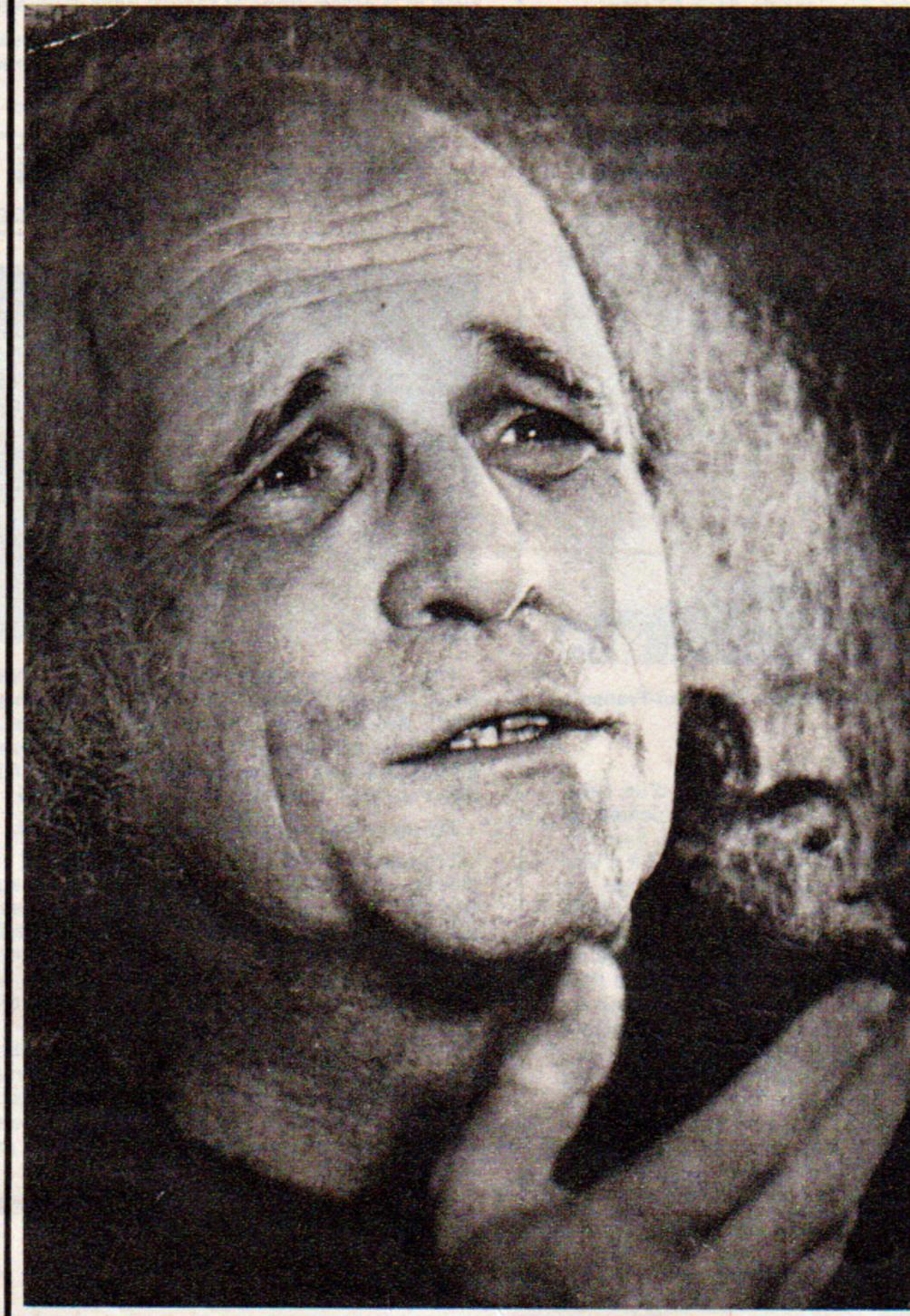
Léo, je l'aime depuis que je suis née. (Oui, je sais, y en a qui diront que ce n'est pas d'hier! Pfft! Pfft!). Face à lui, je me retrouve une âme de groupie. Sueurs froides et show au cœur. Boum-boum. Je lui raconte. Le lion s'attendrit. Il est beau sous sa crinière neigeuse et ses yeux qui clignent de la poésie-malice. Il est de la race de l'incroyable jeunesse. (« Pourtant, j'ai mal au dos! Mon matelas peut-être... Je devrais savoir, ma mère en fabriquait... »). Il bouge, parle, rit, grogne et pleure. Jamais sur le passé. Il ne s'offre pas des paradis-nostalgies. Trop facile... (« Parfois je pleure. Tout seul. Devant un crépuscule fantastique »). Fan-Tas-Ti-Que. Son mot (presque) favori. Pourtant, le passé, il y a des jours où il va lui rendre visite du côté de Monaco. Revoir l'appartement et le lit où il est né. (« Chez nous, j'étais heureux. Mais j'étais un enfant muet. Mon père c'était un vrai « paterfamilias »! Je ne suis pourtant pas né au Moyen-Âge, mais maintenant ça n'existe plus! »). Avec son fils Mathieu, c'est un autre duo. Il y a des mots, des signes. Des complicités. (« Mais je ne l'ennuie pas. Chacun dans son jardin »). Il y a un certain chiffre qui ne lui donne pas toujours bonne mémoire. Le 38. Son matricule au pensionnat pendant huit ans. (« J'ai encore la timbale gravée... La messe tous les jours. Ignoble! A la fin je m'en foutais! Je lisais Voltaire. C'est là que j'ai découvert la poésie »). Et la musique aussi. Avec sa mère de temps en temps le jeudi, ils allaient dans une sorte de crèmerie boire un chocolat

chaud. Là-bas, un jour, la radio grésille la 5e de Beethoven. Les célèbres Pom pom pom pom lui renversent son chocolat dans la tête. Ebloui, il

pleure et ne dit pas pourquoi. Il vient de rencontrer Ludwig. Son compagnon de lumière. Son frère d'éternité. Avec Baudelaire et les autres. (« On

est tous frères. Seulement on ne sait pas se donner la main. C'est tragique... »). La musique a grandi avec lui. Même s'il ne la jouait pas encore, il s'amusait à diriger des orchestres de silence avec des musiciens imaginaires. Il s'en moquait! Lui, il entendait les notes. Finalement, il ne voulait pas tellement être chanteur. Mais chef de l'orchestre justement. (« Je dois payer quand je veux diriger! Sinon je n'ai pas le droit! Et Karajan, alors, il paie lui? »). Ecœuré. (« La musique dans la rue, tu parles! Tiens, il y a des jours où je n'ai même plus envie de râler... ça me fait dég...! »). Le lion blêmit. (« Il y en a qui sur les affiches de concert mettent leurs noms plus gros que celui de Beethoven! Tu le crois pas quand tu le vois! »). Et Marie? Là le lion sourit. (« Marie, elle a tout changé. Tout! Et puis c'est une femme qui ne te rentre pas dans la tête »). C'est quoâ ça? (« Elle respecte et protège la solitude de l'artiste et elle est toujours là. Et puis elle me surveille, hé! hé!... tu comprends? »). Le lion bondit. (« Et avec elle, je vis l'amour! Pas la tendresse! La tendresse, c'est le bâtard de l'amour! Le bâtard de l'amour, je te dis! ») Je n'oublierai pas. Ensemble ils repartent vers leurs couleurs de Sienne. Va bene! Alors, tu t'en vas Léo? (Je fais comme toi. Je te tu-toi(e)). Triste. Tant pis. Arrivederci! Mais... tu reviens dis? Tu ne vas pas t'amuser à te faire la valise, comme Brassens à Sète ou Brel aux Marquises?... Tu as beau dire que tout fout le camp... Justement... Reviens. On t'attend. Hein? A bientôt! Ciao Léo...

Léo FERRÉ : enfant, il dirigeait des orchestres de silence avec des musiciens imaginaires...



Macha BERANGER